

Alain Casabona

faust

(Juste une p'tite dent...)

Roman



UN PETIT AIR DE FAUST

Que celui qui n'a jamais rêvé d'un pacte avec le diable pour réaliser ses rêves les plus fous jette sa première goutte de sang. Dit par Goethe et Marlowe, chanté par Gounod et Liszt, célébré par des dizaines de milliers de rêveurs à travers le monde, l'ultra-célébrissime saga de Faust et de Méphisto a gardé son parfum d'éternelle jeunesse. Souffrance et ambition, errance et compromission, conflit et rédemption : tous les costumes, déguisements, postures, mélodies et mots ont été essayés pour célébrer l'inépuisable mystère de ce ménage à quatre, car il ne faut oublier ni l'amour de Marguerite, ni la salvation divine.

Le talent d'Alain Casabona renouvelle avec bonheur le genre. Son histoire du bâtonnier de l'ordre des avocats d'une ville de province, qui, dans les dédales d'une librairie magique, rencontre une créature sublime

et un petit monsieur à barbichette et à chaussures pointues, prend, sous la plume de l'auteur, des accents de *commedia dell'arte*, sur fond de jeu de tarot, de *pata negra* et de ce délicieux breuvage qu'est le Condrieu, signes évidents que l'auteur n'a pas oublié le précepte de Casanova pour une vie réussie : une belle femme, une bonne table, et une bonne bibliothèque. L'avocat rencontre donc le dentiste qui va faire de lui un pianiste virtuose, à condition qu'il lui laisse une canine dans son ciboire et qu'il signe avec son sang le contrat que l'on sait. S'en suivra un feuilleton qui tient en diabolique haleine.

Le Faust d'Alain Casabona est bien notre semblable, notre frère, le joli miroir de nos imaginaires et de nos illusions.

André Bercoff

1

La librairie du Gai Savoir étend ses trois étages sur une bonne moitié du pâté de maisons. C'est un monument et une des gloires de la ville, un Capharnaüm réputé très au-delà du département. On pénètre là comme on visite un gouffre. S'y complaît un bric-à-brac d'ouvrages qu'une main hasardeuse entasse au bonheur des recoins. Le fouillis des demi-marches, des paliers et des surplombs encombrés déconcerte. On peut s'y cacher derrière une muraille d'in-folios, tourner d'entrelacs en passages, observer à la dérobée depuis un balcon ou paresser sous des airs de curieux. Les notables locaux d'opinion libérale s'y croisent volontiers : il est alors convenable de respecter un strict quant-à-soi et de ne pas se répandre en salutations. L'élégance ultime est de feindre de n'y reconnaître personne.

Contre toute évidence, le maître des lieux, immuablement vêtu de velours vaguement cramoisi et d'odeur de cigare, sait avec exactitude où il en est. Il vous dénicherait un opuscule sur l'opposition nationaliste en Mongolie dans les années 20, œuvre essentielle qui attendait son heure sous une énorme pile de polars, ou un traité de botanique dans les parages de l'avant-dernier Goncourt. Il apparaîtra derrière vous si vous recherchez précisément tel livre ; mais si vous vous trouvez là poussé par le désœuvrement, l'envie de feuilleter n'importe quoi ou parce que vous avez suivi une belle inconnue, il aura disparu, vous laissant disposer de tout, et d'abord de vous-même, comme vous l'entendez.

Marc entre, incertain de ses raisons. Quoique peu assidu, il y a ses habitudes. En début d'année, il commande là ses Dalloz et autres garnitures de son bureau d'avocat. De temps en temps, il y découvre un bouquin rare sur la musique, ou raffle compulsivement plusieurs kilos de romans improbables, qu'il ne lira jamais. A l'instant, est-ce faute d'une meilleure idée, parce qu'il pleut, parce qu'il n'a rien acheté depuis plusieurs semaines ? Ou bien cette femme qui lui semble aussi peu sûre que lui-même de vouloir tirer la porte et qui franchit pourtant le pas, l'incite-t-elle, par ses propres hésitations ?

A l'intérieur, la patine du parquet luisant, grinçant,

le gêne. Le bois a des reflets ; il rend des petits bruits moqueurs. Marc voudrait se faire discret. Où se poster pour perdre de l'importance ? Il se recroqueville dans une alcôve garnie de rayonnages, prend un livre, y jette un coup d'œil, en saisit un autre, le néglige aussitôt, lève la tête, se remet dans une page, s'éloigne de quelques pas. C'est ridicule ! Monsieur le bâtonnier se conduit comme un petit voleur. Il s'en fait furtivement la réflexion, presque le reproche. Allons ! Il n'a pas peur du regard de cette femme, tout de même ! Il ne la connaît pas ! D'accord, mais il l'a déjà croisée plusieurs fois devant ces étagères. Soit ! Ce n'est pas pour autant qu'elle l'a remarqué : jamais un sourire quand leurs yeux se sont rencontrés. Il la voit soudain, dans une proximité inquiétante, juste de l'autre côté du présentoir où il est accoudé. Elle est arrivée sans crier gare. Il lit fiévreusement les premières lignes qu'il trouve, le nez dans la reliure. Il a l'impression d'avoir quinze ans et de resquiller. Elle s'écarte. Elle est magnifique. Elle revient, récupère un sac en cuir exotique. Oublié à dessein ? Elle quitte l'alcôve. Ça ne fait rien, ou tant pis. Il se giflerait : rater une pareille occasion ! Elle descend à l'entresol. Il peut la voir toucher les couvertures, de ses mains de duchesse. En fait de duchesse, elle est peut-être caissière au supermarché voisin ? Non, non, elle ne s'intéresserait pas à Lacan. Quoique...

Il a honte de son voyeurisme et examine cependant le livre qu'elle a feuilleté. Il lui semble qu'il consulte des oracles. Elle marche vers la sortie. Dommage ! Elle se retourne, appelée sans doute par un achat oublié. Elle remonte vers lui, vers Lacan, vers sa confusion. Il se retire dans la salle d'à côté. Il entend le plancher gémir sous le frôlement. Elle est là, très près. Elle s'étonne, probablement. Elle s'en va. Il sort de son trou et la regarde partir, s'attarder dans les allées du bas, mourir à sa vue.

"Elle est splendide, n'est-ce pas ?" Marc sursaute. Qui a pu oser troubler ainsi son regret ? A deux pas de lui, sur le troisième degré, une sorte de faune, barbichette et regard perçant lui sourit avec un air complice. Et de quoi je me mêle, espèce de ...? Marc n'a pas le temps de terminer son apostrophe muette : – "Vous n'avez pas osé, hein ?" Ah ça, c'est un peu fort ! D'abord ce n'est pas vrai ! Et puis est-ce que je t'ai sonné ? – "Remarquez, je vous comprends, ce genre de femme intimide.

– En ce qui me concerne, absolument pas !" Marc se surprend à répondre. Décidément, quelque chose ne tourne pas rond aujourd'hui. D'habitude il éconduit les fâcheux d'une façon qui n'appartient qu'à lui, avec une bonhomie condescendante propre à décourager toute familiarité hors de propos.

– "J'ai bien vu !" Voilà que l'autre se moque de lui

maintenant ! Et lui, le virtuose de la répartie assassine, le Cicéron de la Cour d'Appel, n'a rien à répliquer au quolibet. A vrai dire, le faune ne semble pas antipathique, malgré un petit air pointu qui incite à la curiosité et à la méfiance. On dirait que chez lui, tout se termine en pique : le nez, les poils du menton, le bout des chaussures.

– "Sans le vouloir, croyez-le bien, j'ai assisté à votre cache-cache." D'où sort-il, celui-là ? Marc n'a remarqué personne autour de lui. On dirait que le type est tombé du ciel.

– "Ne vous en faites pas...Vous la reverrez." Toujours l'ironie et une infime touche de gauloiserie. Marc en a assez :

– "Ecoutez, ça ne vous regarde pas!" L'as du barreau s'est repris, il plaide le défaut d'intérêt à agir de la partie adverse.

– "Ne montez pas sur vos grands chevaux, je ne suis pas votre ennemi.

– Ni mon ami !" Ça c'est envoyé ! Marc s'étonne lui-même de la puérilité de sa réponse.

– "Qu'est-ce que vous en savez ?

– Pourquoi dites-vous que je la reverrai ?" Là c'est le comble. Monsieur le bâtonnier a des idées noires... Il a besoin d'être consolé. Même par le premier venu ? Marc s'en mord la langue, sans pouvoir se détacher du personnage.

– "Imaginez-vous que je la connais...mais, excusez-moi... quelle heure est-il ?... déjà! Il faut que je parte." Il ne bouge pas.

– "Tenez, voici ma carte... appelez-moi... je vous présenterai votre mystérieuse... monsieur...?"

– Faust. Marc Faust."

Curieuse rencontre. Le faune a disparu comme il était apparu, mine de rien : parallélisme des formes. Marc fourre la carte de visite dans sa poche, sans la regarder.